

De la providence

Sénèque le Jeune

Publication:

Source : Livres & Ebooks

Chapitre I.

Tu me demandes, Lucilius, pourquoi, si le monde est régi par une Providence, les gens de bien éprouvent tant de maux. La réponse trouverait plus aisément place dans le corps d'un traité où nous démontrerions que cette Providence préside à toutes choses et qu'un Dieu habite au milieu de nous ; mais puisqu'il te plaît de détacher une partie de la grande question et de voir résoudre ton objection unique, sans toucher au fond du procès, ma tâche ne sera pas difficile : je vais plaider la cause des dieux.

Il est superflu, pour le moment, de prouver que ce vaste univers ne peut subsister sans un être conservateur ; que ce cours des astres, si régulier dans sa diversité, n'est point dû aux brusques mouvements du hasard, ce que le hasard fait surgir, étant sujet à des perturbations fréquentes et à de promptes collisions ; qu'au contraire une loi éternelle ordonne cette marche rapide et harmonieuse qui emporte toute l'immensité des terres et des mers et ces éclatants luminaires qui brillent rangés dans l'espace ; qu'un tel ordre n'est pas le produit de l'errante matière ; que des agrégations fortuites ne s'équilibreraient avec l'art tout-puissant qui fit asseoir immobile la terra et son énorme masse, pendant qu'elle voit les cieux fuir si vite autour d'elle ; qui, pour amollir la terre, versa les mers dans leurs bassins, sans qu'elles se sentissent grossir par les fleuves ; qui enfin de germes imperceptibles, fit naître de si grands végétaux Que dis-je ? tout ce qui paraît désordre et irrégularité, à savoir les pluies, les nuages et leur choc d'où jaillissent les foudres ; les incendies vomis par la cime des monts entrouverts ; les secousses du sol ébranlé ; tous les mouvements qu'enfante autour du globe la partie orageuse de la création, quoique subits, n'arrivent pas sans dessein. Ils ont leurs raisons, comme ces phénomènes qui, vus hors de leur lieu naturel, paraissent des prodiges, tels que des eaux chaudes au milieu de la mer, et ces îles nouvelles qui tout à coup montent à sa surface. Et quand on voit la mer mettre à nu ses rivages en se retirant sur elle-même, et dans un court espace de temps les couvrir de nouveau, croira-t-on que c'est une aveugle impulsion qui tantôt repousse et refoule les ondes vers le large, tantôt les chasse et les renvoie précipitamment regagner leur place, si l'on observe surtout que ces eaux s'enflent progressivement, ont leurs heures et leurs jours marqués, et vont croissant ou décroissant suivant les attractions de la lune qui règle à son gré ces évolutions marines ?

Mais réservons tout cela pour le temps convenable ; d'autant que ce ne sont pas des doutes que tu élèves contre la Providence, mais des plaintes. Je te réconcilierai avec les dieux, toujours bons quand l'homme l'est lui-même. Car la nature ne comporte pas que ce qui est bon nuise aux bons. Il y a entre l'homme de bien et les dieux une amitié dont le lien est la vertu. Une amitié, ai-je dit, non ; c'est plus encore : une parenté, une ressemblance. L'homme de bien ne diffère de Dieu que par la durée : il est son disciple, son émule, son véritable fils. L'être sublime dont il descend, sévère censeur de toutes vertus, est comme un père rigide : il élève durement sa famille.

Quand donc tu verras les hommes vertueux, les bienvenus de la divinité, voués à la peine, aux sueurs, gravir de rudes montées, tandis que les méchants sont en tête et regorgent de délices, rappelle-toi qu'on aime la retenue dans ses enfants, la licence dans ceux des esclaves, qu'on astreint les premiers à une règle austère et qu'on excite la témérité des seconds. Ayons de Dieu la même idée ; il ne traite pas mollement l'homme vertueux ; il l'éprouve, il l'endurcit, il le mûrit pour le ciel.

Chapitre II.

Pourquoi l'homme de bien essuie-t-il tant de traverses ? Rien de mal ne peut arriver à l'homme de bien : les contraires ne vont point ensemble. De même que toutes ces rivières, toutes ces pluies que versent les cieux, et ces milliers de sources médicinales, loin de changer la saveur de la mer, ne l'affaiblissent même point ; ainsi tous les flots de l'adversité ne transforment point une âme courageuse, elle demeure la même et donne aux événements sa propre teinte ; car elle est plus forte que les accidents extérieurs : je ne dis pas qu'elle ne les sent point, mais elle en triomphe ; calme d'ailleurs et pacifique, elle ne se lève que pour repousser les chocs ennemis. Toute adversité est à ses yeux un exercice. Où est l'homme, digne de ce nom et que l'honnête aiguillonne, qui ne désire une épreuve à sa taille et ne brave le péril pour voler au devoir ? L'oisiveté pour toute âme active n'est-elle pas un supplice ? Nous voyons les athlètes soigneux de leur vigueur choisir les antagonistes les plus robustes et vouloir que ceux qui les préparent pour le combat déploient contre eux toutes leurs forces. Ils endurent les coups, les plus rudes étreintes ; et, s'ils ne trouvent pas leur égal, ils tiennent tête à plusieurs à la fois. Le courage languit sans adversaire : sa grandeur, sa force, son énergie n'éclatent tout entières que dans l'épreuve de la douleur.

Voilà, sache-le bien, ce que doit faire l'homme vertueux, s'il veut ne pas redouter la fatigue et la peine et ne pas se plaindre de la destinée : quoi qu'il arrive, qu'il le prenne en bonne part et en fasse profit. L'important n'est pas ce que tu souffres, mais dans quel esprit tu le souffres. Vois quelle différence entre la tendresse d'un père et celle d'une mère ! Le père ordonne qu'on réveille son fils de bonne heure pour qu'il se livre à l'étude, même les jours de fête il ne le souffre pas à rien faire, il fait couler ses sueurs et quelquefois ses larmes. La mère, au contraire, le réchauffe sur son sein, toujours elle veut le tenir à l'ombre, éloigner de lui les pleurs, le chagrin, le travail. Dieu a pour l'homme de bien les sentiments d'un père, une mâle affection : « Qu'il soit, dit-il, secoué par la fatigue, par la douleur, par les privations, pour acquérir la véritable force. » Les animaux qui doivent à l'inaction leur embonpoint perdent toute vigueur ; et non seulement le travail, mais le mouvement seul et leur propre poids les accable. Une prospérité non encore entamée ne résiste à aucune atteinte ; mais une lutte assidue avec les disgrâces, mais leurs chocs même durcissent l'épiderme ; devant aucun mal on ne cède : vient-on à tomber, un genou à terre on combat encore.

Tu es surpris que Dieu, qui affectionne les bons, qui veut les rendre meilleurs encore et le plus parfaits possible, leur impose pour exercice quelque calamité. Et moi, je ne m'étonne pas qu'il prenne parfois envie aux maîtres du ciel de considérer de grands hommes en lutte contre l'adversité. Souvent nous nous plaisons à voir un jeune homme intrépide qui reçoit, armé d'un épéu, l'élan d'une bête féroce, qui soutient jusqu'au bout l'attaque d'un lion sans pâlir ; le spectateur est d'autant plus charmé que ce brave est d'un sang plus illustre. Ce n'est point là ce qui peut attirer l'attention divine, ce ne sont pas ces puérils passe-temps de la frivolité humaine. Voici un spectacle digne d'appeler les regards du Dieu qui veille à l'œuvre de ses mains ; voici un duel digne de Dieu : l'homme de cœur aux prises avec la mauvaise fortune, surtout s'il a provoqué la lutte. Oui, je ne vois rien de plus beau sur la terre aux yeux du maître de l'Olympe, quand il daigne les y abaisser, que ce Caton, inébranlable après la chute dernière de son parti, et debout encore au milieu des ruines de la république. « Que le monde, se dit-il, soit tombé sous la loi d'un seul, la terre occupée par ses légions, la mer par ses flottes, que les armes de César nous tiennent assiégés, Caton saura trouver une issue : son bras seul lui ouvrira une large voie vers la liberté. Ce fer, que la guerre civile même n'a pu souiller ni rendre criminel, va donc enfin servir à un digne et glorieux usage. La liberté, qu'il n'a pu rendre à la patrie, il va la donner à Caton. Accomplis, ô mon âme, l'œuvre de tes longues méditations : dérobe-toi aux misères de l'humanité. Déjà Pétreius et Juba ont pris leur élan, et ils gisent percés par la main l'un de l'autre. Noble et généreux pacte de mort, mais peu convenable à notre grand caractère. Il nous siérait aussi peu de demander la mort que la vie. »

Certes les dieux auront vu avec une vive joie ce héros, cet intrépide libérateur de lui-même, veiller au salut des autres, organiser la retraite des fuyards, se livrer à l'étude cette même nuit qui devait être pour lui la dernière, plonger le fer dans sa poitrine sacrée, semer ses entrailles sur le sol et ouvrir de sa main une issue à cette âme auguste que le glaive eût profanée. Et, je veux le croire, si le coup fut mal assuré et insuffisant, c'est que c'était peu pour les dieux d'avoir vu Caton dans cette unique scène ; ils retinrent sa vertu et la redemandèrent : elle dut reparaître dans un acte plus difficile. Car il y a moins de courage à faire une première épreuve de la mort qu'à la recommencer. Les dieux pouvaient-ils ne pas se complaire, à voir leur élève échapper à la vie par un si beau et si mémorable trépas ? C'est une apothéose qu'un trépas admiré de ceux-là même qu'il épouvante.

Chapitre III.

La suite de mon discours m'amènera bientôt à montrer combien tous nos maux prétendus sont loin d'être des maux réels. Pour le présent, je me borne à dire : ces événements que tu nommes cruels, funestes, affreux, sont utiles d'abord à ceux mêmes qu'ils frappent, puis à l'humanité tout entière, dont les dieux tiennent plus compte que des individus ; ceux-ci d'ailleurs les acceptent et mériteraient des maux réels, s'ils ne le faisaient pas. J'ajouterai qu'ainsi le veut le destin, et qu'ils sont soumis à ces justes épreuves par la même loi qui les fait vertueux. De là je t'amènerai à ne jamais plaindre l'homme de bien, qu'on peut dire malheureux, mais qui ne peut l'être.

De toutes ces propositions la plus difficile à démontrer, ce semble, est la première : que ces crises qui nous font frémir d'épouvante sont dans l'intérêt de ceux qui les souffrent. « Est-ce donc pour leur bien, diras-tu, qu'ils sont chassés en exil, précipités dans l'indigence, qu'ils voient mourir enfants et femme, qu'on leur inflige l'infamie, ou qu'on les mutilé ? » Tu t'étonnes qu'il sorte quelque bien de tout cela ; étonne-toi donc qu'à la cure de certaines maladies on emploie le fer et le feu aussi bien que la faim et la soif. Mais si tu songes que souvent il faut qu'un tranchant salutaire dénude les os, ou les extraie, extirpe les veines ou ampute les membres qui ne peuvent rester sans que tout le corps périsse, tu souffriras qu'on te démontre qu'il est des disgrâces utiles à qui les essuie, comme assurément plus d'une chose que l'on vante et que l'on recherche nuit à ceux qui s'en laissent charmer, vraie image de l'indigestion, de l'ivresse, de tous les excès qui mènent à la mort par le plaisir.

Entre plusieurs belles sentences de notre cher Démétrius, écoute celle-ci que j'ai tout fraîchement recueillie, qui retentit et vibre encore à mon oreille : « Je ne vois rien de si malheureux que celui que n'a jamais visité de malheur. » En effet, il ne lui a pas été donné de s'éprouver. En vain la Fortune aura secondé, prévenu même tous ses souhaits, les dieux ont mal présumé de lui. Il n'a pas été jugé digne de vaincre un beau jour cette Fortune, qui s'éloigne d'une âme pusillanime et semble dire : « Qu'ai-je à faire d'un tel adversaires ? Au premier choc il mettra bas les armes. Qu'ai-je besoin contre lui de toute ma puissance ? La moindre menace va le mettre en fuite : il ne soutient pas même mes regards. Cherchons ailleurs qui puisse nous tenir tête. J'aurais honte d'en venir aux mains avec un homme prêt à se rendre.

Le gladiateur tient à déshonneur d'avoir en face un trop faible adversaire ; il sait qu'on triomphe sans gloire quand on a vaincu sans péril. Ainsi fait la Fortune : elle prend pour rivaux les plus braves, et passe dédaigneusement devant les autres. Elle attaque les fronts rebelles et superbes, pour tendre contre eux tous ses muscles. Elle essaye le feu contre Scaevola, la pauvreté contre Fabricius, l'exil contre Rutilius, les tortures contre Régulus, présente le poison à Socrate, le suicide à Caton.

Ces grandes leçons d'héroïsme, la mauvaise fortune seule a le privilège de les donner. Plaindras-tu Scaevola parce que sa main est posée sur le brasier ennemi et se punit elle-même de sa méprise, parce que cette main consumée fait reculer le roi que son glaive n'avait pu abattre ? Eût-il été plus heureux de réchauffer cette main dans le sein d'une maîtresse ? Plaindras-tu Fabricius parce qu'il emploie à bêcher sa terre tout le temps qu'il ne donne pas à la république ; parce qu'il fait la guerre aux richesses, comme à Pyrrhus ; parce qu'il mange à son foyer les herbes et les racines que, vieillard triomphal, il a arrachées dans son champ ? Eh quoi ! serait-il plus heureux d'entasser dans son estomac des poissons de lointains rivages, des oiseaux pris sous un ciel étranger, ou de réveiller, avec les coquillages des deux mers, la paresse d'un appétit blasé, ou de se faire servir, ceints d'énormes pyramides de fruits, ces animaux gigantesques dont la prise coûte la vie à plus d'un chasseur ? Plaindras-tu ce Rutilius, dont les juges ont à répondre au tribunal de tous les siècles, d'avoir souffert plus volontiers qu'on l'arrachât à sa patrie qu'à son exil, d'avoir seul refusé quelque chose à Sylla dictateur, et, au lieu de suivre la voix qui le rappelait, de s'être enfui encore plus loin ? « Adresse-toi, lui dit-il, à ceux qu'a brusquement surpris dans Rome ton heureux destin : qu'ils voient le forum inondé de sang, le lac Servilius (car tel est le spoliaire[1] de l'ordonnateur des proscriptions couvert de têtes de sénateurs ; des hordes d'assassins qui errent par toute la ville, et des milliers de citoyens égorgés en masse, au mépris, c'est

peu dire, au piège même de la foi donnée. Qu'ils voient ces horreurs, ceux qui ne peuvent supporter l'exil. « Eh quoi ! Sylla sera pour toi l'heureux Sylla, parce qu'à sa descente au forum le glaive écarte la foule devant lui, parce qu'il souffre qu'on expose en public les têtes des consulaires, parce qu'il fait payer par le questeur et inscrire au compte de l'état le prix de chaque meurtre ? Et ce monstre avait dicté la loi Cornélia !

Venons à Régulus. En quoi la Fortune l'a-t-elle maltraité, lorsqu'elle a fait de lui le modèle de la loyauté, le modèle de la constance ? Les clous traversent ses chairs, et de quelque côté que son corps fatigué s'appuie, il pèse sur une blessure, et ses paupières sont tenues ouvertes pour des veilles sans repos. Plus vive est la torture, plus grande sera la gloire. Veux-tu savoir s'il se repent d'avoir mis la vertu à si haut prix ? Rends-lui la vie et renvoie-le au sénat : il opinera encore de même.

Regardes-tu comme plus heureux Mécène, en proie aux tourments de l'amour, pleurant les divorces quotidiens de sa capricieuse épouse, et demandent le sommeil à ces concerts d'harmonie que le lointain rend plus doux à l'oreille ? Il aura beau à force de vin s'assoupir, et se distraire au bruit des cascades, et recourir à mille voluptés pour tromper ses cruels ennuis, il y aura autant d'insomnie sur son duvet que sur la croix de Régulus. Mais Régulus se console en songeant que s'il souffre, c'est pour l'honneur ; du sein de ses tortures il ne considère que leur cause ; l'autre, flétri par les voluptés, pliant sous le faix d'une prospérité excessive, est plus tourmenté par le motif de ses souffrances que par ses souffrances même. Non, la corruption n'a pas tellement pris possession du genre humain qu'on puisse douter que, s'ils avaient le choix de leur destin, la plupart des hommes n'aimassent point mieux naître Régulus que Mécène. Ou si quelqu'un osait préférer le sort du favori d'Auguste, il préférerait par cela même, bien que sans le dire, être la femme de Mécène.

Crois-tu Socrate malheureux pour avoir bu, comme un breuvage d'immortalité, la coupe fatale que lui préparèrent ses concitoyens, et pour avoir discoursu sur la mort jusqu'au moment de la mort même ? Doit-on le plaindre d'avoir senti son sang se figer, et le froid qui s'insinuait dans ses veines y éteindre peu à peu la vie ? Ah ! portons envie à Socrate bien plutôt qu'à ces hommes qui boivent dans des coupes d'une seule pierre précieuse, et pour qui de jeunes mignons, au sexe indécis ou retranché par le fer et instruits à tout souffrir, délayent dans l'or la neige qui couronne leur coupe. Ce qu'ils viennent de boire, leur estomac le rejette en entier ; ils sentent, dans leur morne dégoût, la bile refluer jusqu'à leur palais ; mais Socrate boira la ciguë avec une douce sérénité. Pour Caton, sa cause est jugée : il a possédé le souverain bien, c'est ce que proclamera l'unanime témoignage des

hommes sur un homme que la nature s'était choisi pour soutenir le choc des crises les plus terribles. « Les inimitiés des grands sont funestes, a-t-elle dit ; opposons Caton tout à la fois à Pompée, à César et à Crassus. Il est cruel de se voir supplanté par d'indignes rivaux ; qu'un Vatinius lui soit préféré. Il est affreux d'être engagé dans les guerres civiles ; qu'il aille par tout l'univers combattant pour la bonne cause avec autant de malheur que de constance. Il est cruel de se donner la mort ; qu'il se la donne. Qu'aurai-je obtenu par là ? De faire voir à tous qu'on ne saurait appeler maux des épreuves dont Caton m'aura paru digne. »

Chapitre IV.

Les prospérités descendent sur le vulgaire, sur les âmes communes ; mais réduire à l'impuissance le malheur et tout ce qui fait peur aux mortels n'appartient qu'au grand homme. Jouir d'un bonheur constant et traverser la vie sans que rien ait froissé notre âme, ç'est ne pas connaître la seconde face des choses humaines. Tu es homme de courage : mais d'où puis-je le savoir, si le sort ne te donne les moyens de montrer ton grand cœur ? Tu es descendu dans l'arène ; si nul rival n'était là, la couronne est à toi, mais non la victoire. Ce n'est pas de ton courage que je te félicite, c'est d'avoir gagné comme qui dirait le consulat ou la préture : un titre, un avancement.

J'en puis dire autant à l'homme vertueux, si quelque passe difficile ne lui a donné, ne fût-ce qu'une fois, l'occasion de signaler sa vertu : je t'estime malheureux, pour ne l'avoir jamais été ; tu as traversé la vie sans combat. Personne ne saura ta force, tu ne la sauras pas toi-même. Pour se connaître il faut s'être essayé ; à l'œuvre seulement on apprend ce qu'on pouvait faire. Aussi a-t-on vu des hommes provoquer le malheur qui les respectait, et chercher à faire briller leur vertu près de s'ensevelir dans l'obscurité. Oui, le grand homme parfois aime l'adversité, comme le brave soldat aime la guerre. J'ai vu, sous Caligula, Triumphus le mirmillon se plaindre de la rareté des jeux : « Les belles années perdues ! » s'écriait-il.

Le courage est avide de périls : il songe où il tend, non à ce qu'il va souffrir : car les souffrances sont elles-mêmes une part de la gloire. Le guerrier est fier de ses blessures : il étale avec complaisance le sang qu'il est heureux de répandre ; et au retour de la bataille, quoique les autres aient aussi bien fait, les regards s'attachent surtout aux blessés.

Je le répète, Dieu traite en favoris ceux qu'il veut conduire à la perfection de la gloire, chaque fois qu'il leur offre matière à exercer leur courage et leur force d'âme, ce qui implique toujours quelque position difficile. Le pilote se fait connaître dans la tempête, et le soldat dans la mêlée. Comment saurais-je combien tu serais fort contre la pauvreté, si tu nages dans l'opulence ; combien tu opposerais de constance à l'ignominie, aux diffamations, aux haines populaires, si tu vieillis au milieu des applaudissements, si l'invariable faveur et je ne sais quel entraînement des esprits subjugués t'accompagnent partout ? Comment saurais-je avec quelle résignation tu supporterais la perte de tes enfants, si tous tes rejetons sont encore sous tes yeux ? Je t'ai entendu prodiguer aux autres des consolations ; j'aurais pu te juger, si tu t'étais consolé toi-même, si tu avais toi-même fait taire ta douleur. Ah ! je t'en conjure, garde-toi de frémir à la vue des épreuves que nous envoient les dieux comme pour aiguillonner nos âmes. L'adversité est l'occasion de la vertu.

On aurait droit d'appeler malheureux ceux que l'excès du bonheur engourdit, et qu'un calme de mort tient comme enchaînés sur une mer immobile. Pour ceux-là tout accident sera nouveau. Le malheur est plus cruel quand on ne l'a jamais connu ; le joug pèse davantage à une tête qui n'y est point faite. Le soldat novice pâlit à l'idée d'une blessure ; le vétéran voit avec fermeté couler son sang ; il sait que ce sang a souvent préparé la victoire. De même les élus de Dieu, ses bien-aimés, il les endure, il les éprouve, il les exerce ; les autres, qu'il paraît traiter avec indulgence, avec ménagement, il les garde comme une proie sans défense pour les maux à venir. Car c'est une erreur de croire que personne soit exempt : cet homme si longtemps heureux aura son tour. Quiconque te semble absous n'est qu'ajourné.

« Mais comment est-ce aux plus hommes de bien que Dieu inflige les maladies, les disgrâces de tout genre ? » Et comment à la guerre les expéditions les plus périlleuses sont-elles imposées aux plus braves ? Le chef envoie des hommes d'élite, s'il faut, de nuit, surprendre et attaquer les ennemis, reconnaître un chemin, débiter un poste. Aucun d'eux au départ ne dit : « Mon général m'a fait tort ; » mais : « Il m'a bien jugé. »

Qu'ainsi parle tout mortel commandé pour souffrir ce qui coûte tant de pleurs aux timides et aux lâches : « Dieu nous estime assez pour éprouver en nous jusqu'où va chez l'homme la puissance de souffrir. »

Fuyez les délices, fuyez cette mollesse énervante qui détrempe vos âmes, et les endort dans une continuelle ivresse, tant qu'un revers subit ne vous avertit point

que vous êtes hommes. Celui que des panneaux diaphanes ont toujours défendu contre l'impression de l'air, qui garde aux pieds de tièdes enveloppes incessamment renouvelées, dont la salle de festins est entretenue dans une douce température par la chaleur qui circule sous le parquet et dans les murailles, celui-là ne peut sans risque être effleuré du plus léger souffle. Tout excès est nuisible, l'excès de la mollesse bien plus que tout autre. Il dérange le cerveau, entraîne l'esprit à de fantasques imaginations, répand sur le vrai et sur le faux un nuage épais qui confond leurs limites. Ne vaut-il pas mieux bien supporter une infortune continue qui nous convie à la vertu que d'être écrasé de l'énorme poids d'une félicité sans mesure ? On s'éteint plus doucement par l'inanition : l'indigestion déchire les entrailles. Les dieux suivent le même procédé avec les gens de bien que les précepteurs avec leurs disciples : ils exigent plus de travail de ceux dont ils ont meilleure espérance. Est-ce en haine de ses enfants, crois-tu, que le Spartiate éprouve leur courage par des flagellations publiques ? Le père est là qui les exhorte à supporter les coups sans faiblir ; tout déchirés et à demi morts, on les conjure de tenir bon, d'offrir leurs corps blessés à de nouvelles blessures.

Qu'y a-t-il d'étonnant que Dieu mette à de rudes essais les âmes généreuses ? L'apprentissage de la vertu n'est jamais bien doux. La Fortune nous frappe et nous déchire : souffrons. Ce n'est pas une persécution, c'est une lutte ; plus nous reviendrons à la charge, plus nous y gagnerons de vigueur. La partie de notre corps la plus robuste est celle que nous avons le plus mise en jeu. Offrons-nous aux coups de la Fortune, pour nous endurcir par elle et contre elle. Elle finira par nous rendre de force égale à la sienne. Le mépris du danger nous viendra de l'accoutumance. Ainsi, les nautoniers se font des tempéraments qui résistent à la mer ; les mains du laboureur sont calleuses ; le bras du guerrier gagne du nerf pour lancer le javelot ; le coureur a le jarret souple. Les facultés les plus fortes de chaque homme sont celles qu'il a exercées. Pour braver la puissance du mal notre âme a un recours, la patience ; et tu sauras ce qu'elle peut faire en nous, si tu songes combien des nations dénuées de tout et fortes de leur indigence même acquièrent par le travail. Considère ces peuples à la frontière desquels finit la paix du monde romain, je veux dire les Germains et toutes ces races vagabondes semées sur les bords de l'Ister. Un éternel hiver, un ciel sombre pèsent sur eux, un sol avare leur livre une maigre subsistance, du chaume ou des feuillages les abritent seuls contre la pluie, ils courent sur des étangs que la gelée a durcis et se nourrissent des animaux qu'ils prennent à la chasse. Tu les crois malheureux ? Non ; il n'y a point de malheur dans ce que l'habitude a changé en seconde nature : insensiblement on prend goût à ce qui d'abord fut nécessité. Ils n'ont pour domicile que ces campements d'un jour où leur lassitude les arrête ; des aliments grossiers qu'il faut ravir à la pointe du glaive, un climat d'une rigueur effrayante, une nudité complète, tout cela te

semble une affreuse misère, et c'est la vie de tant de peuples !

Pourquoi s'étonner que l'homme de bien soit ébranlé pour être affermi ? Il n'est d'arbre solide et vigoureux que celui qui souffrit longtemps le choc de l'aquilon. Les assauts même qu'il essuie rendent sa fibre plus compacte, sa racine plus sûre et plus ferme. Il est fragile s'il a crû dans un vallon aimé du soleil. Concluons que l'intérêt des gens de bien, s'ils veulent que la crainte leur devienne étrangère, exige qu'ils marchent habituellement au milieu des terreurs de la vie et se résignent à ces accidents qui ne sont des maux que pour qui les supporte mal.

Chapitre V.

Ajoute, ce qui importe à tous, que les hommes vertueux sont, pour ainsi dire, autant de combattants qui payent de leurs personnes. Dieu s'est proposé, comme le sage, de montrer que toutes ces choses que le vulgaire ambitionne ou qu'il redoute ne constituent ni biens ni maux. Ce seront des biens manifestes, s'il les assigne aux bons seulement ; ce seront des maux, s'il ne les inflige qu'aux méchants. La cécité serait une chose affreuse si on ne perdait la vue qu'en méritant d'avoir les yeux arrachés : aussi Appius et Métellus seront-ils privés de la lumière. Les richesses ne sont pas un bien ; aussi deviennent-elles le partage d'Eilius, le prostitué, pour que les hommes, qui consacrent l'or dans les temples, le voient aussi dans les antres de la débauche. La divinité ne saurait mieux ravaler les objets de nos convoitises qu'en les prodiguant à des infâmes et en les éloignant des gens de bien. « Mais il est injuste que les bons soient mutilés, percés de coups, chargés de chaînes, tandis que les méchants conservent l'intégrité de leurs membres, leur indépendance, leur luxe effronté. » Eh bien quoi ? Il est donc injuste que des braves prennent les armes, veillent la nuit dans les camps, et couverts de blessures et d'appareils se tiennent debout sur la tranchée, tandis que, dans la ville, des eunuques, des débauchés de profession vivent en pleine sécurité ? Encore une fois, il est donc injuste que les plus nobles vierges soient réveillées la nuit pour la célébration des rites sacrés, quand les prostituées jouissent du plus profond sommeil ? Le travail réclame l'élite des humains. Le sénat délibère souvent des jours entiers, tandis que les plus vils citoyens charment leurs loisirs au champ de Mars, ou s'ensevelissent dans une taverne, ou tuent leur temps dans quelque cercle. Il en est ainsi de la grande république du genre humain : les gens de bien travaillent, se sacrifient, sont sacrifiés, et de leur plein gré ; le sort ne les entraîne point, ils

le suivent, ils vont du même pas : ses intentions, s'ils les eussent connues, ils les eussent prévenues.

Je me rappelle encore cette parole généreuse du courageux Démétrius : « Dieux immortels, je n'ai qu'un reproche à vous faire : c'est de ne m'avoir pas révélé vos volontés plus tôt. Je me serais porté de moi-même où je n'arrive qu'à votre appel. Voulez-vous prendre mes enfants ? C'est pour vous que je les ai élevés. Voulez-vous quelque partie de mon corps ? Prenez-la. Le sacrifice est peu de chose : j'abandonnerai bientôt le tout. Voulez-vous ma vie ? Pourquoi la refuserais-je ? Je n'hésiterai pas à vous rendre ce que je tiens de vous. Je vous livrerai de grand cœur tout ce que vous demanderez. Eh quoi ! j'eusse aimé mieux l'offrir que le laisser prendre. Qu'est-il besoin de ravir ce que vous pourriez accepter ? Mais vous ne me l'enlèverez même pas : on n'enlève qu'à celui qui résiste. Je n'éprouve ni contrainte ni violence ; je ne suis pas l'esclave de Dieu, j'adhère à ce qu'il veut ; et ne sais-je pas d'ailleurs que tout marche en vertu d'une loi immuable, écrite pour l'éternité ? » Oui, les destins nous conduisent ; et le rôle réservé à chaque homme fut fixé dès la première heure de sa naissance. Les causes s'enchaînent aux causes : nos destins publics et privés sont liés à toute une série d'événements qui les mènent. Souffrons donc tout avec courage : car tout arrive, non pas comme on croit, par hasard, mais à son heure. Il a été réglé dès longtemps quels seraient tes joies et tes pleurs ; et bien que la vie de chaque homme se colore en apparence de grandes variétés qui la distinguent, le tout se résume au même point : passagers, nous avons reçu des biens passagers. Pourquoi tant nous indigner ? Pourquoi vous plaindre ? C'est pour cette fin qu'on nous a créés. Que la nature use à son gré de notre argile qui est sa chose ; nous, satisfaits, quoi qu'il arrive, et courageux, songeons que rien ne périt de ce qui est nôtre. Quel est le devoir d'une âme vertueuse ? De s'abandonner au destin. C'est une grande consolation d'être emporté avec l'univers. Quelle que soit la loi qui nous impose cette vie et cette mort, elle est la même nécessité qui lie aussi les dieux : une marche irrévocable entraîne les choses humaines comme les choses divines. L'auteur et le moteur de l'univers a écrit la loi des destins, mais il y est soumis : il obéit toujours, il a ordonné une seule fois.

« Mais encore, comment Dieu fut-il assez injuste dans le partage des destinées pour assigner aux bons la pauvreté, les blessures, les morts prématurées ? » L'ouvrier ne peut changer la matière : il ne l'a que pétrie. Chaque être a ses conditions inséparables, cohérentes, indivisibles. Les natures languissantes et vouées au sommeil, ou dont la veille ressemble au dormir des autres, sont fabriquées d'éléments inertes : pour produire un homme digne de renommée, il faut un principe d'action plus puissant. Sa route ne sera pas unie : il lui faudra monter et descendre, céder aux flots et naviguer dans la bourrasque et poursuivre sa course

ayant la Fortune contraire. Que d'écueils aussi, que d'obstacles ! Il les émoussera, les aplanira par lui-même. Le feu éprouve l'or ; et les revers, l'homme courageux. Vois à quelle hauteur doit s'élever la vertu, et juge si elle peut marcher par des voies sans péril.

Un chemin escarpé commence ma carrière. Mes coursiers rafraîchis, sortant de la barrière, Ne gravissent qu'à peine à la cime des airs. Là, tout dieu que je suis, du haut de l'Univers Je ne puis sans effroi voir l'abîme du vide. Enfin de mon déclin la pente est si rapide, Que Téthys qui, le soir, me reçoit dans ses eaux, Tremble d'y voir rouler mon char et mes chevaux[3]. À ces paroles, le généreux Phaéthon répondit : « Cette carrière me plaît ; je monte : l'entreprise vaut bien que je m'expose à la chute. » Le père essaye toujours d'intimider le jeune téméraire : Je veux qu'en ton chemin nulle erreur ne t'égaré ; Oseras-tu braver plus d'un monstre barbare ? Les cornes du Taureau, la gueule du Lion, Et l'arc du Sagittaire ? Il réplique de nouveau : « Le char est à moi ; qu'on l'attelle. Vous croyez m'intimider : au contraire. Je veux me tenir ferme où Phébus lui-même tressaille de crainte. C'est aux âmes basses et peureuses à suivre les routes les plus sûres : le courage tente les accès difficiles. »

Chapitre VI.

« Pourquoi cependant Dieu souffre-t-il qu'il arrive mal aux gens de bien ? » Non, il ne le souffre pas ; il a écarté d'eux tous les maux, en écartant tout ce qui est crime et turpitude, coupables pensées, projets ambitieux, aveugle débauche, et cupidité qui plane sur le bien d'autrui : eux, il les protège et les défend. Voudrait-on encore le constituer gardien de leur bagage ? Eux-mêmes le tiennent quitte de ce soin : ils méprisent les choses extérieures.

Démocrite se dépouilla de ses richesses, les regardant comme un fardeau pour le sage ; est-ce merveille si Dieu laisse les gens de bien livrés à un sort que parfois ils recherchent spontanément ? « Ils perdent leurs enfants ! » Eh bien, quoi ? eux-mêmes quelquefois ne les condamnent-ils pas à la mort ? « On les envoie en exil ! » Mais souvent ils quittent volontairement leur patrie pour ne plus la revoir. « On leur ôte la vie ! » Eh ! ne se l'arrachent-ils pas, au besoin, de leurs propres mains ? « Pourquoi souffrent-ils les rigueurs du sort ? » Pour apprendre aux autres à souffrir : ils sont nés pour servir d'exemple. Figure-toi que Dieu leur dit : « Qu'avez-vous à vous plaindre de moi, vous qui vous êtes donnés à la vertu ? J'ai envi-

ronné les autres de faux biens ; esprits vides, je les ai amusés de l'illusion d'un long songe : je les ai parés d'or, d'argent et d'ivoire ; au-dedans d'eux tout est misère. Ces hommes, qui vous paraissent les heureux de la terre, voyez-les, non du côté qu'ils aiment à montrer, mais de celui qu'ils cachent, ce n'est qu'indigence, ordure, turpitude : ils ressemblent à leurs murailles, ils n'ont de beau que la surface. Là n'est point l'intrinsèque et pure félicité ; ce n'est qu'un placage, et bien mince. Tant qu'ils peuvent se tenir debout et se faire voir comme ils veulent être vus, ils brillent, ils imposent ; qu'un accident les déconcerte et les démasque, alors se découvrent les profondes et réelles souillures qu'un éclat d'emprunt déguisait. A vous seuls j'ai donné les biens sûrs et durables ; plus vous les sonderez et retourneriez sous toutes les faces, plus vous les trouverez immenses et sans prix. Je vous ai donné de braver ce que tous craignent, de mépriser ce qu'ils convoitent. Votre éclat n'est point en dehors : tous vos trésors sont au-dedans de vous. Ainsi le ciel n'a que faire de ce qui n'est pas lui : il est à soi-même un assez beau spectacle. C'est dans vous que j'ai placé tous vos biens : votre bonheur est de n'avoir pas besoin du bonheur. « Mais, que d'afflictions, d'affreux revers, d'épreuves « accablantes ! » Comme je ne pouvais vous y soustraire, j'ai armé vos âmes contre tous les assauts. Souffrez avec courage ; par là vous l'emporterez sur moi-même : je suis en dehors de la souffrance ; vous êtes, vous, au-dessus d'elle. Bravez la pauvreté : nul ne vit aussi pauvre qu'il est né. Bravez la douleur : elle passera, ou vous passerez. Bravez la Fortune : je ne lui ai pas donné de trait qui aille jusqu'à l'âme. Bravez la mort : elle est pour vous le néant ou une nouvelle vie. Avant tout j'ai voulu qu'on ne pût vous retenir malgré vous : la retraite est ouverte. Renoncez-vous à combattre ?

Fuyez, vous êtes libres ; de toutes les nécessités que je vous ai imposées, il n'en est point que j'aie rendue plus facile que la mort. Votre âme est sur une pente rapide, entraînante. Ouvrez les yeux, et voyez combien est court et dégagé le chemin qui mène à la liberté. Je n'ai pas mis d'aussi longs obstacles à la sortie qu'à l'entrée de cette vie. Le sort aurait eu sur vous trop d'empire, si l'homme avait autant de peine à mourir qu'à naître. Pas d'instant, pas de lieu qui ne vous enseigne combien il est aisé le rompre avec la nature et de lui renvoyer son présent. Au pied même des autels et dans les solennels sacrifices où l'on implore de longs jours, apprenez à mourir. Les taureaux de la plus belle taille succombent à une minime blessure : ces animaux, dont la force est si grande, la main de l'homme les abat d'un seul coup ; le fer le plus mince sait rompre les liens des vertèbres ; et l'articulation qui joint la tête au cou une fois tranchée, ces masses énormes tombent. La vie n'est pas profondément cachée en l'homme ; il ne faut pas même le fer pour l'arracher ; nul besoin de ces plaies qui plongent et sondent bien avant les entrailles : le trépas est tout proche. Je n'ai pas marqué le point où il faut frapper :

toute place est vulnérable. Ce qu'on appelle mourir, cet instant où l'âme se sépare du corps passe trop vite pour être saisi dans sa rapidité. Que les étreintes d'un lacet vous suffoquent, que l'eau vous intercepte la respiration ; que la dureté du sol où se fait votre chute vous fracasse la tête ; que des charbons ardents avalés ferment passage à l'air que vos poumons exhalent, quel que soit le moyen, l'effet est prompt. Ne rougisiez-vous pas de craindre si longtemps ce qui dure si peu ? »